

Histoires d'estuaires

8 promenades de la Charente à la Bidassoa



Histoires d'estuaires

8 promenades de la Charente à la Bidassoa

PAR LA REDACTION DE SUD OUEST

Table des matières

- **Sèvre niortaise.** Les « mizottes » sur la vasière
- **Rochefort.** La Charente retient la mer
- **Saintonge.** Les couleurs de la Seudre
- **Garonne.** La Gironde à pointe venteuse
- **Landes.** Et la Leyre devient delta
- **Landes.** Huchet, le « courant joli »
- **Pyrénées-Atlantiques.** Pourquoi l'Adour déroute
- **Pays basque.** La Bidassoa sans frontières

Les « mizottes » sur la vasière

Longue de 150 kilomètres, la Sèvre Niortaise prend sa source en Poitou et coule vers l'ouest à travers le Marais Poitevin via Saint-Maixent-l'École et Niort. Elle se jette en baie de l'Aiguillon et son embouchure sépare Vendée et Charente-Maritime. Son principal affluent, la Vendée, la rejoint à l'Île-d'Elle en amont de Marans. Elle est au cœur d'un lacis de canaux, la Venise verte, à découvrir en barque à partir des ports de Coulon, Arçais ou Maillé. Le flux maritime remonte jusqu'à Marans. A partir des écluses du Brault, un large canal coupe les méandres et permet aux plaisanciers la remontée directe vers ce port d'hivernage apprécié. Cette rivière débouche après Charron sur l'immensité vaseuse de la baie de l'Aiguillon, une embouchure singulière entre Vendée et Charente-Maritime, royaume des moules de bouchot et des oiseaux migrateurs.



*L'embouchure de la Sèvre Niortaise, plantée de bouchots, est inséparable de l'im-
mense étendue des vases entre Vendée et Auni. (Photo archives Franck Moreau)*

« La montagne a ses jours blancs de neige et de brouillard. Chez nous, ce sont des jours gris où l'eau, le ciel et la vase ont la même couleur. » Jacques Salardaine, mytiliculteur à Charron, contemple depuis son enfance les étendues fantomatiques de la baie de l'Aiguillon que Georges Simenon décrivait en 1938 dans « le Coup de vague » : « On n'était pas dans un monde ordinaire : on n'était ni sur terre ni sur mer, et l'univers très vaste, mais comme vide, ressemblait à une immense écaille d'huître avec les mêmes tons irisés, les verts, les roses, les bleus, qui se fondaient comme une nacre. »

Rien n'a changé. Gris ou nacrés, ces jours sont capables d'abolir les distances devant l'étrave des bateaux plats. Mais sur l'inquiétant miroir gris, un chemin pourtant se dessine, tracé par deux rangées de poteaux noirs qui vont s'élargissant et que les paysans de la mer ont délaissé pour aller planter plus au large leurs bouchoots à moules, symboles de la richesse d'un estuaire singulier. C'est dans cette immensité de vase -5 000 hectares pris entre la pointe (charentaise) de Saint-Clément au sud et celle (vendéenne) de l'Aiguillon- que la Sèvre Niortaise vient se perdre.

La moule des Pictons. Nulle part ailleurs la terre spongieuse et la mer vaseuse n'ont tant de mal à se distinguer, comme si le golfe des Pictons, qui faisait de Niort un port marin à l'époque romaine, vivait encore sous les polders. Seul amer sur cette embouchure de vases mouvantes, le feu du port du Pavé est planté sur d'anciens lests de galets. Deux kilomètres après Charron, dont le clocher courtaud domine chicement la platitude des prés salés, la route vient mourir sur le terre-plein de ciment dont les mytiliculteurs ont fait leur royaume.

Ici, les camions trempent jusqu'aux essieux dans l'eau saumâtre, en attendant le retour des bateaux-ateliers dont le bras articulé planté sur la plate-forme arrière enfourne directement les sacs de quinze kilos de moules qui atterriront, quelques heures plus tard, aux marchés de Chef-de-Baie, de Brienne ou de Rungis.

Mais quand le printemps sec tarit le cours de la Sèvre et altère le précaire équilibre doux-salé de l'estuaire nourricier, les moules se referment dans leur écrin noir. Au fil des ans, les prairies marines, où campent les pieux et où pendent les fil-

ières, ont émigré vers la baie. Car l'agriculture intensive qui a colonisé une large partie du Marais Poitevin a entraîné, hélas, une baisse de qualité des eaux de la Sèvre. Et l'envasement a fait le reste : côté charentais, Esnandes, autre port mytilicole de l'estuaire, a été rendu presque inaccessible par les bouchons de vase.

L'oie et la banquise. On prétend que les sédiments, qui ont transformé en polder mouvant l'immense baie orientée au sud, viennent de la Gironde. Chaque marée tapisse un peu plus ces hauts-fonds, tandis que, sur la terre plus ferme, la « mizotte » grignote. « Ce terme vendéen désigne les prés salés fraîchement gagnés sur la mer et où règnent les plantes amies du sel : la puccinellie vient la première, suivie du chiendent marin et de la salicorne, qui moire le marais à l'automne de grandes écharpes rouges », explique Emmanuel Joyeux.

Le jeune responsable de terrain de la réserve naturelle de l'Aiguillon -avec son collègue de la Ligue de Protection des Oiseaux, Francis Meunier- règne sur une baie élevée au rang de sanctuaire des oiseaux migrateurs. Abolie dès 1973 côté vendéen, la chasse maritime a été mise hors la loi sur la rive sud en 1999, au grand dam des fusils charentais, mais à la joie des oies cendrées, des bernaches et surtout de tous les limicoles dont l'Aiguillon est devenu le troisième site français d'hivernage après le Mont-Saint-Michel et la réserve de Moëze-Oléron.

C'est en plein hiver, y compris lorsque des pellicules de glace rendent plus irréelles encore des vasières devenues banquises, qu'il faut approcher les pluviers argentés, barges à queue noire, courlis, avocettes, bécasseaux. Ici, pas (encore)

d'observatoires aménagés mais de simples digues que balaie le grand souffle d'ouest. Ces digues existent depuis le Moyen Age. Les moines d'abord, plus tard les ingénieurs venus de Hollande, ont édifié ces simples levées de terre, la dernière en date (1965) fermant la baie au nord à Saint-Michel-en-l'Herm.

L'éclusier du Brault. Devant elles, vase et « mizottes » livrent une sourde bataille, les seconde gagnant la première qui tente encore d'étendre sa pâte grise au détriment de l'eau libre. De l'autre côté, blés et cultures ont colonisé l'ancien polder, mais pourraient céder place par endroits -c'est l'espoir des protecteurs du marais- au retour du pré salé. En attendant, c'est la mer qui rapplique : « Elle suivait sa route, s'en allait tout là-bas, calmement, puis revenait sans hâte, frangée d'un ourlet blanc qui chantait comme un ruisseau », écrit Simenon (dans "Le coup de vague", encore).

Avec elle, passant la bouée d'atterrissage de l'Aiguillon, un plaisancier s'engouffre dans la boutonnière grise. Sa voile flotte sur la prairie fauchée et on la rattrape à temps pour la voir franchir le pont levant du Brault que Jean-François Palay pilote à distance. L'homme règne sur les superbes écluses de 1887, qui commandent le passage vers Marans et le formidable écheveau des canaux -la Banche, la Brie, la Brune, le Cravant- drainant le marais. Assurer le passage des bateaux, étaler les crues, régler l'équilibre parfois instable de la marée et des eaux douces : l'éclusier veille. Ce soir, il a refermé tranquillement à la poulie les lourdes portes.

Par Christophe Lucet, le 06 juillet 2013.

La Charente retient la mer

Longue de 350 kilomètres, la Charente naît dans les prairies de Chéronnac, dans la Haute-Vienne, et se jette dans l'océan Atlantique à hauteur de Port-des-Barques, terme de son estuaire. Elle devient très vite une rivière de plaine sur laquelle les courants s'atténuent puis se raréfient.

A Rochefort (17), l'estuaire est le port d'attache d'un immense arsenal militaire, créé de toutes pièces au XVII^e siècle. C'était une utopie maritime. Aujourd'hui le rêve se poursuit tout en essayant de convaincre les touristes venus de la mer de pénétrer dans l'embouchure.



Pour Antoine Capelle, président des Plaisanciers de Rochefort en 2003, « pénétrer dans les terres charentaises, c'est à chaque fois ressentir ce formidable sentiment du conquérant ». (Photo archives Laurent Theillet)

Si Colbert n'avait un jour observé longuement la carte de France et désigné Rochefort d'un doigt autoritaire, la Charente aurait continué à se la couler douce. Ses eaux se seraient mêlées sans tapage dans les marais, se seraient discrètement avancées vers l'Atlantique et le fleuve aurait laissé à d'autres les aventures exotiques, les ports interlopes et les marins de légende.

Au lieu de cela, on raconte que des fumeries d'opium se dissimulaient il y a encore peu de temps derrière les murs blancs et épais des demeures rochefortaises. Au lieu de cela, Pierre Loti a ramené tous les ailleurs dans sa maison-capharnaüm. Et lorsqu'ils passent la Pointe sans fin, cette grande courbe sur la Charente entre Soubise et Saint-Nazaire, les plaisanciers d'aujourd'hui imaginent souvent les bagnards du XVII^e siècle remorquant à la force du poignet les colossales frégates du Roi-Soleil.

L'*histoire en scène*. Ici, Louis XIV a voulu « le plus grand et le plus bel arsenal du monde ». « Depuis, nous sommes obligés d'inventer l'océan », souligne Emmanuel de Fontainieu, directeur du Centre international de la mer. Rochefort, désormais sans marine militaire, met donc son histoire en scène. Il y a d'abord eu la pharaonique restauration de la Corderie royale (1) pilonnée par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale. Puis le chantier de l'*« Hermione »*, cette réplique à l'identique de la frégate de La Fayette. Après des années de travaux effectués sous les yeux de centaines de milliers de visiteurs fascinés par ce nouveau rêve de conquête maritime, elle a finalement traversé en 2015 le pertuis d'Antioche. Direction Boston, le Nouveau Monde. « Notre période de deuil consécutif au départ de la marine est déjà terminée. Nous imaginions souffrir pendant des années. Elle a eu l'effet d'une catharsis : une fois le dernier capitaine de vaisseau parti en juillet 2002, nous avons réalisé à quel point ce patrimoine historique nous appartenait », confie le maire, Bernard Grasset.

Les marins philippins. Les rives du fleuve ne se résument pas pour autant à un gigantesque musée. Au port de commerce, à quelques encablures de la

Corderie, des marins philippins nettoient la coque d'un cargo. En une décennie, le trafic a doublé et, chaque année, 1,2 million de tonnes de ferrailles, de céréales, de tourteaux d'arachide, de sable, de ciment ou de bois transitent dans les 7 hectares du bassin à flot de Rochefort ou de Tonnay-Charente.

Ces petits ports de cabotage parvenus à une coexistence pacifique avec leur frère aîné de La Pallice sont des points d'approvisionnement importants pour la filière agricole de la région. Ils renvoient leurs bateaux vers la péninsule Ibérique, l'Afrique, les pays nordiques, parfois les Antilles ou Israël. Annuellement, près de 450 embarcations empruntent la Charente. Pour Vincent Blein, directeur du port et ancien marin au long cours, « c'est toujours un formidable spectacle que de voir ces géants s'engouffrer dans l'estuaire et glisser à hauteur des marais ».

Vent du large. Ces cargos tributaires des hautes eaux calculent à la minute près leur départ de Rochefort. Il leur faut trois heures pour rejoindre l'île d'Aix et le vent du large. Un voyage de patience dont le bonheur tient dans l'observation des vanneaux à hauteur du pont transbordeur du Martrou ou des canards siffleurs près de la station de lagunage. « Le marais, c'est déjà la mer immobile. La vase construit le paysage. Une somptueuse rampe luisante s'étend au ras des roseaux », raconte Emmanuel de Fontainieu. « Pénétrer dans les terres charentaises, c'est à chaque fois ressentir ce formidable sentiment du conquérant », retient Antoine Capelle, marin le plus souvent à l'ancre et désormais président des Plaisanciers de Rochefort.

Des souvenirs en héritage. Un nouveau défi est en gestation sur l'estuaire, plus discret, plus charentais en somme. Il a pour but de convaincre les touristes venus de la mer d'oser franchir le pertuis, pénétrer dans l'embouchure et se laisser guider dans les terres par la marée montante. On voit défiler les forts Vauban, la Pointe, Enet et Lupin. Et c'est en égrenant ces systèmes défensifs, les sémaphores et les redoutes parsemés le long des berges du fleuve que l'on mesure l'ampleur de ce que fut cette folie royale.

L'utopie maritime de Colbert n'est peut-être qu'un legs de pierres et de souvenirs. Mais « c'est lorsque Jules Verne a cessé de voyager qu'il est allé le plus loin ». La Charente a fait de cette citation de Paul Guimard le moteur de ses rêves.

(1) La Corderie royale, baptisée « le petit Versailles maritime », est un somptueux bâtiment sur les bords de la Charente. C'est ici que l'on fabriquait les cordages des vaisseaux de guerre. Il fallait 300 mètres de longueur de chanvre (la longueur de la Corderie) pour obtenir, une fois tressés, 200 mètres de cordages.

Par Marie-Luce Ribot, le 13 juillet 2003.

Les couleurs de la Seudre

La Seudre prend sa source dans un pré du Petit Saint-Antoine, près de Saint-Genis-de-Saintonge. En 1868, l'Oléronnais Emile Patoiseau rentre de l'estuaire du Tage avec une cargaison d'huîtres portugaises qu'il doit livrer à Arcachon. Le mauvais temps l'empêche de poursuivre son périple qu'il doit arrêter au large du Verdon. Sa marchandise avariée, il s'en déleste au large de l'estuaire de la Gironde. Quelques années plus tard, les robustes huîtres portugaises ont fait souche dans l'estuaire de la Seudre, modifiant à jamais l'industrie ostréicole locale.

C'est dans l'estuaire de ce petit fleuve côtier d'un peu plus de 70 kilomètres, dont une vingtaine en eau salée, que naît la fameuse huître verte de Marennes-Oléron. Une richesse préservée au fil des ans par les ostréiculteurs.



Michel Rouyé sur le port de La Tremblade en 2003 : « Ici l'eau est lumineuse, claire, verte, colorée. Elle sent bon l'iode et a le goût du sel ».
(Photo archives Pascal Couillaud)

Le phénomène de la marée a beau être naturel, il est ici étrange. Basse, elle pose les bateaux du port de Mornac en cale sèche sur la vase; haute, elle leur rend leur dignité. La commune de la presqu'île d'Arvert est pourtant déjà loin de l'Océan au bout d'un achenau (chenal) aux méandres paresseux qui va se jeter dans la Seudre, elle-même courant vers sa mort dans l'Atlantique.

La « Fleur-de-Sel » avance sans hâte sur ce même trajet à la rencontre d'autres gréements. De l'ancienne cabane de saunier, tipi dans le marais, et des taillées

(digues) on n'aperçoit pas sa coque. Seule dépasse sa voilure qui se gondole aux virements de bord. Roger Cougot, casquette, barbe sel en bataille, allumette coincée entre deux canines pour les besoins de la pipe, est à la barre. « Pour comprendre le marais, apprécier ce paysage de sentiers d'eaux mouvantes que l'on croit naturel et pourtant en grande partie façonné par l'homme, pour s'imprégnier des vases nourricières et de cette lumière unique, il faut prendre son temps. » A bâbord, une petite lasse de Seudre, embarcation typique de l'ostréiculture, à tribord des claires reconstruites, digue dans les anciens marais salants dans lesquels l'huître affinée prend sa verdeur et son goût qui lui valent l'appellation Marennes-Oléron.

Roger Cougot, le petit-fils de saunier et de marin mornaçons, se sait aussi à l'aise sur l'eau que sur terre. Un peu comme la « Fleur-de-Sel », qu'il pilote aujourd'hui. Grâce à lui l'ancien marin de chalutier ressent le picotement du grand large. Mais du côté des mornes eaux (Mornac en celte) il ne risque rien. Les bancs de sable et les marées, il connaît.

Michel Rouyé, 74 ans, est également un homme de l'estran, « un paysan d'eau salée ». Il est enfant de la Seudre, éduqué par ce petit bout de fleuve mystérieux d'à peine 70 kilomètres dont personne ne peut dire l'origine du nom. L'estuaire dans sa partie la plus large du côté du Mus du Loup (de 400 à 800 mètres) à La Tremblade est son chez-lui. De son jardin il entend les rouleaux quand le farouche pertuis de Maulusson gronde. « Ici l'eau est lumineuse, claire, verte, colorée. Elle sent bon l'iode et a le goût du sel. »

L'or blanc, puis l'huître. Michel Rouyé parle des salines du Moyen Âge, de ce sel de Seudre qui était coté au marché d'Amsterdam au XVIII^e siècle. Historiquement il explique la lente agonie de l'or blanc par la Réforme et la chasse aux sorcières au pays des huguenots sauniers ou charpentiers de marine. Dès lors Michel Rouyé est devenu ostréiculteur comme son père André qu'il regardait amarrer dans le chenal son bateau à voile. Il se souvient de lui rejoignant l'estuaire et la rive droite de la Seudre à la pousse. La perche de 6 mètres de haut lui permettait de se hisser jusqu'au fort du Chapus, puis de regagner le pertuis d'Antioche par petite brise.

Lui n'a pas connu ces galères. Lorsqu'il commence dans le métier en 1946, « l'Aiglon » est équipé d'un moteur Baudouin. A ses côtés voguent dans les couraux des barges, des pinasses effilées, étraves en poupe et d'autres bateaux tractant dans leur sillage les lasses chargées d'huîtres des parcs d'Oléron ou Ronce-les-Bains. Ses grands-parents ont connu l'huître plate en provenance d'Arcachon ou de Bretagne qu'une dégénérescence décime dans les années 20. Il grandit au milieu des paniers de portugaises (lire ci-dessous). « Elles aussi connurent l'épidémie. On ne pouvait rien faire contre leur mortalité. En 1971 je n'avais plus rien, sur 1 000 huîtres, plus de 900 n'étaient plus que des coquilles. »

Le rendez-vous des amoureux. Mais l'estuaire avec ses 25 kilomètres d'eau salée n'est plus à un miracle près. Ses hommes et ses femmes ont toujours dû se battre pour préserver ce qui était son unique richesse. Quelques valeureux s'envolent vers les éclosseries de Nouvelle-Angleterre et du Japon. Ils reviennent avec une

dizaine de kilos de ces huîtres que l'on nomme gigas. « Elles étaient mourantes. Mon oncle en plaça quelques-unes dans un panier de fil de fer dans un dégorgeoir puis dans un bassin. Une semaine plus tard les dentelles de nacre étaient remises, avaient filtré l'eau », raconte-t-il. En trois ans les parcs sont repeuplés avec une pousse supérieure de dix fois à la portugaise. L'opération Résure (de résurrection) lancée par la Section régionale de l'ostréiculture connaît un succès inespéré initié sur le banc aux eaux chaudes de Mouillelande, là où la Seudre rétrécit. Aujourd'hui c'est encore la gigas que l'on détroque et affine.

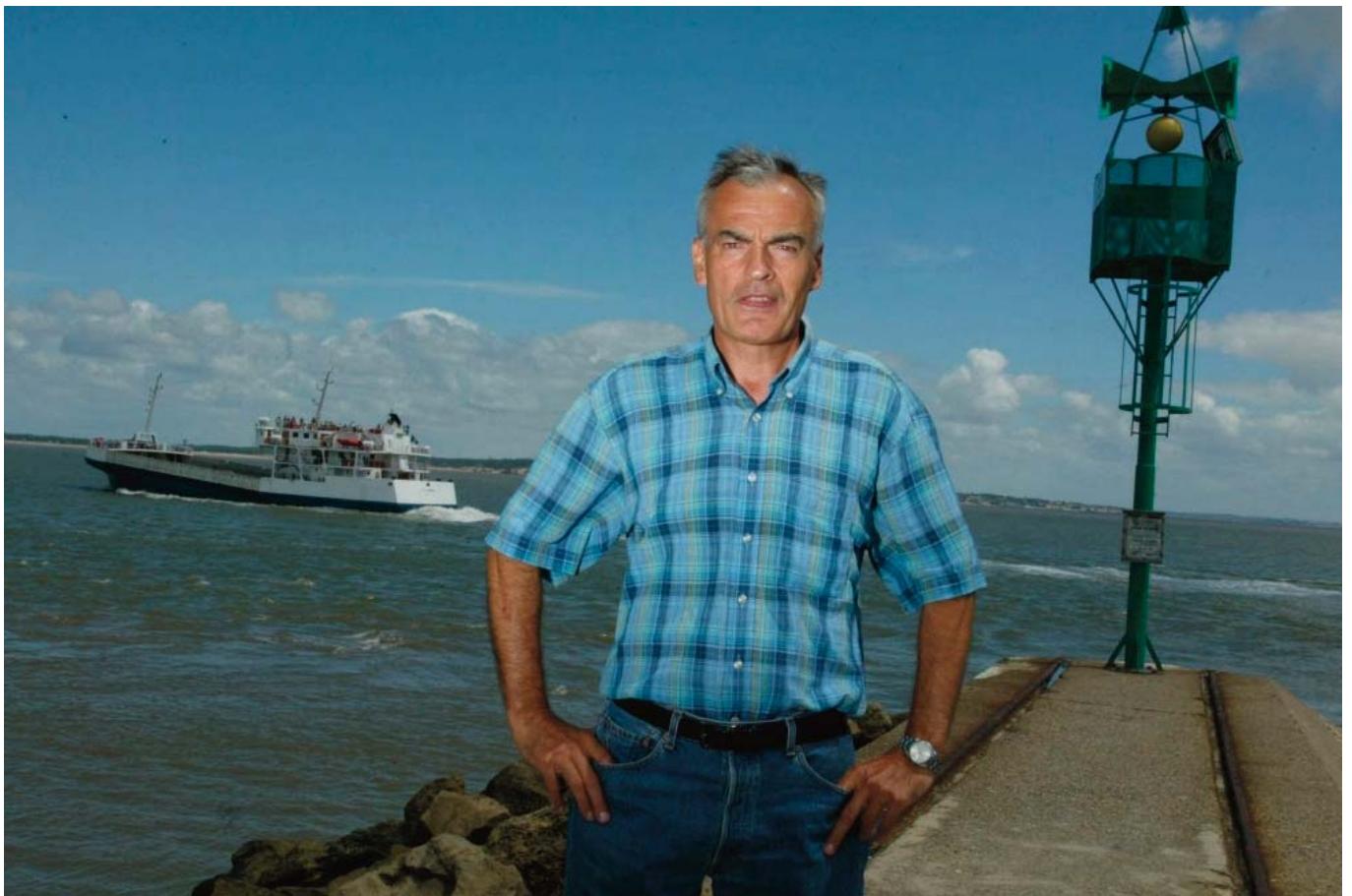
Que dire des cabanes dans lesquelles les femmes de La Tremblade détroquaient l'huître sans châtier le langage ? Autrefois elles étaient badigeonnées du goudron restant du carénage des bateaux. Elles ont aujourd'hui des couleurs pastel. Les acheteurs en mal de sensations esthétiques se bousculent. L'allée de l'atelier qui longe le chenal était dans le temps plantée d'ormes et les amoureux qui l'empruntaient la nommaient « l'allée des soupirs ». Arrivés sur la grève ils prenaient le bac qui les conduisait à La Cayenne, sur l'autre rive. Un pont l'a remplacé en 1972. Mais immuablement, à quelques encablures, la Seudre a rendez-vous avec l'Atlantique.

Par Jacky Sanudo, le 23 juillet 2003

Gironde à pointe venteuse

L'estuaire de la Gironde est le fruit de la Garonne qui naît dans les Pyrénées et de la Dordogne, venue du puy de Sancy en Auvergne, qui se rejoignent au bec d'Ambès avant de couler jusqu'à l'Océan qui se trouve à 70 kilomètres. Aux points de la côte les plus éloignés, l'estuaire peut mesurer jusqu'à 10 kilomètres de large.

Avec ses 625 kilomètres carrés de superficie et ses 170 kilomètres de rives, la Gironde et ses îles forment le plus grand estuaire d'Europe. Un lieu unique où le mariage des eaux se célèbre dans la douleur et la violence.



*Pilote sur la Gironde (ici en 2003), Jean Renault connaît les sortilèges de l'estuaire.
(Photo archives Claude Petit)*

Ce fut d'abord la volonté de Montaigne et plus tard le choix des rois. Depuis quatre siècles, le cierge blanc de Cordouan, l'éternel solitaire au coeur de l'estuaire de la Gironde, surveille donc les noces de la rivière et de la grande eau. Les terres ne naissent pas très loin du faisceau du phare qui danse comme un derviche sur les vagues. Royan est là, à l'embouchure, et, en face, la pointe de Grave plante sa dent dans le courant. Mais les marins le savent : tout se joue au large de Cordouan, là

où la houle du large rencontre le courant descendant et forme une barre qui dessine une mer hachée. Le mariage des eaux se célèbre dans la douleur et la violence de cette union révèle combien le site est unique.

La Gironde est un estuaire, disent les géographes. Ils ajoutent qu'il prend aussi des allures de marais gorgé de vase molle et que ses dimensions en font un golfe. Pour Charles Daney, « c'est presque un delta qui aurait été envahi par la mer ». Ancien secrétaire général adjoint de la vénérable Société de géographie (de 1978 à 1992), il a longtemps voyagé d'une berge à l'autre et de cette complicité avec l'estuaire est né un beau livre qui fouille tous les secrets des vasards, des chenaux et des îles.

Rive droite-rive gauche. Ce sont elles, les îles Cazaux, Calmeils, Nouvelle, Margaux, Paté, Macau, Nord, Verte, Bouchaud et Patiras, qui accompagnent les premières eaux devant le bec d'Ambès. Ces îles, un jour, ont crevé la surface, sont apparues pour toujours ou bien ont disparu ou encore se sont soudées au hasard des marées et des mascarets. Certaines ont finalement écrit leur nom dans le paysage. L'archiviste bordelais J. A. Brutails du début du siècle dernier a consigné tous ces caprices. Il note par exemple que Macau sortit de l'eau au XIe siècle, l'île du Nord en 1590 et celle de Paté en 1650, où se dresse toujours un fort circulaire.

Depuis, la vie s'est posée sur ces morceaux de terre au rythme des saisons et des métiers. Au début du XXe siècle, près de 1 500 personnes les habitaient. Aujourd'hui, la vigne, le maïs et les mystères poussent encore et la littérature garde tou-

jours la mémoire du passage des hommes. Mais la communauté des « Ilous » s'est évanouie et les eaux lourdes ont repris les commandes.

Partout, l'estuaire pose des frontières. D'une rive à l'autre, la langue ignore le vis-à-vis. Le Médoc oublie la Saintonge qui le lui rend bien. Sur la rive droite, on parle le « gabay ». A gauche, on gasconise. A droite, on naît « ventre rouge ». A gauche on est « ribeiroun ». « A droite, à gauche, il y a des vignes et des marais, des pêcheurs de pibales, d'aloises et de lamproies, note Charles Daney. Les paysages ont l'air semblables mais un rien les distingue. »

Façades Grand Siècle et Directoire à gauche défient celles Renaissance et classiques à droite. A droite : des falaises calcaires. A gauche : les terres graveleuses qui sont le cadeau royal de la rivière à la vigne. Les habitations troglodytiques sont de la rive droite et les souvenirs d'ostréiculteurs appartiennent à la rive gauche. Des deux côtés, s'égrène le chapelet des carrelets et les marais infinis, qui ont toujours refusé la domestication, inventent un monde fantôme. « C'est celui de la Belle au bois dormant, remarque Charles Daney. Là, dans les îles, sur les berges, il y a quelque chose à réveiller. Mais où, quoi et comment ? Je ne sais pas. »

Corne d'abondance. Il faut alors éviter les bancs, les écueils et chercher les bonnes limites, les lignes de fuite, le bon chenal qui serpente dans l'estuaire. Depuis vingt-cinq ans et après dix ans de marine marchande dans l'océan Indien, c'est l'affaire quotidienne de Jean Renault, l'un des vingt-quatre pilotes de la Gironde (le Pilotage de la Gironde est un syndicat professionnel). Sa mission con-

siste à guider à destination du port de Bordeaux vraquiers, paquebots de croisière, pétroliers et cargos qui dépassent 120 mètres. Jean Renault connaît tout de cette mer de paille, parfois d'acier ou d'airain qui doit beaucoup à la lumière et aux limons. Il sait que l'estuaire en forme de corne d'abondance, de buccin, de nasse « a ses humeurs », ses légendes aussi que les corsaires portèrent à Mortagne, Talmont, et que les hommes construisirent dans les joncs des marais, libres comme les loups de l'Ancien Régime.

Il sait comment négocier le flot et le jusant. Malgré ses douze voyages hebdomadaires, il continue de se méfier des rehaussements des fonds.

En quinze jours, tout peut changer pour les navires à fort tirant d'eau. Le danger est là. Toujours aux aguets. C'est cette alchimie de la quiétude et du péril qui fascina sans doute les poètes. Hölderlin, l'un des plus radicaux, s'arrêta même d'écrire après sa rencontre avec la rivière. Il savait que « là-bas », passé « la pointe venteuse » et les « hommes, partis chez des Indiens », une nouvelle histoire commençait. Parce que « la mer prend et donne la mémoire ».

Par Serge Airoldi, le 27 juillet 2003

Et la Leyre devient delta

Avant de devenir la Leyre, à Moustey, dans les Landes, la rivière est issue de deux cours d'eau. Il y a la Grande Leyre qui prend naissance à Luglon, près de Sabres (40) et la Petite Leyre, qui lance sa course sur le plateau du camp militaire de Captieux, en Gironde. 90 kilomètres séparent Luglon du Teich, là où commence le delta. La Leyre se divise alors en deux bras au niveau du pont de Chevron.

La Leyre serpente longtemps sous la forêt-galerie des Landes avant de découvrir les premières eaux du bassin d'Arcachon. C'est alors un autre monde : celui du delta, royaume d'une faune et d'une flore très riches.



*Claude Feigné : « Le delta de la Leyre est un endroit premier ».
(Photo archives Laurent Theillet).*

Soudain, les eaux vives et fraîches du courant se calment. La marée qui court depuis l'Océan et traverse le bassin d'Arcachon les contient au Teich. La Leyre surgit là, de la forêt-galerie où elle serpentait depuis le plateau landais. Les chênes, les catalpas, les frênes et les aulnes accompagnaient la danse de la rivière. Sous la voûte de verdure, l'alias donnait à l'eau une couleur ambrée. Plus loin, les vieux sables océaniques laissaient des filons blancs et jaunes dans son sillage (1).

Le grand ciel. Brutalement, c'est le grand ciel. L'horizon du Bassin et, par-delà ses chenaux, l'Océan et le vent d'ailleurs. Le delta de la Leyre vient de s'ouvrir après l'apex du pont de Chevron et une nouvelle mosaïque se dévoile. Ici, les eaux se font troubles et saumâtres. Autrefois, les marées recouvraient tout.

Au XVIII^e siècle, l'endiguement du site a tout bouleversé. Les hommes ont gagné sur les eaux : les prés salés ont été annexés au profit de marais salants. Ainsi sont nés les domaines de Certes, de l'Escalopier et de Malprat. Des réservoirs à poissons aussi sont apparus. Avec cette poldérisation, le delta a connu un nouvel essor. Et la Leyre avec lui. Plus tard, cette rivière, en effet, a servi de voie de transport par flottage. « Pendant plus d'un siècle, entre 1830 et 1934, rappelle Olivier de Marliave dans un dictionnaire consacré au bassin d'Arcachon, les "radjaïres" pilotait de fins radeaux de 5 mètres de large sur 20 mètres de long. Les troncs aboutissaient pour partie à Mios dans une des nombreuses scieries. Et le reste du bois suivait le cours d'eau jusqu'à l'embarcadère de Lamothe au Teich. »

La livraison intéressait la SNCF, la boulange bordelaise ou encore les sabotiers girondins. « Ce trafic a atteint un niveau considérable avec 11 000 tonnes de bois par an entre 1858 et 1864 puis 30 000 tonnes à la fin du XIX^e siècle », ajoute Olivier de Marliave.

Paysage oublié. Aujourd'hui, après les mutations agricoles du siècle dernier, « ce paysage oublié » que fut longtemps le delta, comme dit Claude Feigné, redevient un écrin grâce à l'action des institutions comme le Conseil général de

Gironde ou le Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres. Au Teich, Claude Feigné est chargé de l'écotourisme au sein de la Maison de la nature du bassin d'Arcachon. Pour lui, c'est une évidence : en s'enfonçant dans le dédale du delta, le promeneur pose les pieds dans de vieilles empreintes et dans un milieu naturel d'une richesse folle.

Près du Teich, au Castéra, au Pujéau des Anglais et au Pujéaulet, le paysage garde la mémoire des mottes de l'an mille sur lesquelles les seigneurs édifiaient leur place forte et où poussent encore des chênes enveloppés par les marais. La biodiversité, elle, saute aux yeux. « Je ne connais pas de lieu avec d'aussi forts contrastes, s'émerveille Claude Feigné. Il y a des frontières partout. Ici, tout est concentré, condensé. Le delta c'est du lyophilisé : vous mettez de l'eau et, tout à coup, la nature fait des bulles. Il existe une quantité étonnante de micro-endroits qui comblient tous les goûts. »

Mangrove et roselières. Que voit-on dans le delta ? Dans les prairies humides, les roselières s'étalent dans la partie haute où elles luttent contre bourdaines et séneçons. Ailleurs, la salicorne forme des tapis denses et la zostère recouvre les vasières comme une chevelure. Juste avant le pont de Chevron, le paysage ressemble à une mangrove. Plus loin, face au Bassin, quelques prés salés résistent au temps.

Ce delta est le royaume d'une faune elle aussi très riche. D'une parcelle à l'autre, elle s'établit en principautés dans la mosaïque végétale qui doit tout aux ry-

thmes des marées. Elles submergent la zone peu ou prou, plus ou moins longtemps, avec plus ou moins de brutalité. Les chevaux ont leur province. Les martres, genettes, loutres et visons d'Europe ont les leurs où ils croisent cistudes, tadornes, aigrettes garzettes et pics épeichettes. La grande armée des rongeurs, des échassiers et des canards dialogue ici avec le vent qui souffle du nord-ouest. Le peuple des sédentaires rencontre là le clan des migrants. Le delta est une agora.

Pour tout dire, « c'est un endroit premier », insiste Claude Feigné. « C'est une zone très productive en matières organiques, ajoute-t-il. C'est aussi un marais maritime indispensable parce que c'est un lieu de naissance incomparable. En fait, le delta fascine peut-être parce qu'il a quelque chose de féminin, d'humide, de très sensuel. Dans le delta, en permanence, tous les sens sont en alerte. Prenez les tamaris par exemple. Ils ont des parfums incroyables. En fait, ici, cela vous chatouille partout. »

(1) *La Leyre érode beaucoup et, chaque année, on estime qu'une moyenne de 20 000 mètres cubes sont transportés dans le Bassin. La Leyre constitue aussi le principal apport d'eau douce dans la baie qui lui doit de ne pas s'être obturée.*

Par Serge Airoldi, le 03 août 2003.

Huchet, le « courant joli »

L'étang de Léon est le point de départ de cette courte rivière (environ 12 kilomètres) qui commence au barrage de la Nasse où elle dévale trois seuils et s'engage en serpentant sous une forêt-galerie. Après le pont de Pichelèbe, elle atteint le marais de la Pipe et le cordon dunaire où elle bifurque plein sud. L'embouchure se situe sur la plage Saint-Martin de Moliets. Le courant fait plusieurs méandres sur le sable avant de s'écouler dans l'Océan.



A la rame, on découvre les secrets d'Huchet. Nénuphars jaunes, saules et cyprès chauves côtoient les sistudes, loutres et visons. (Photo archives Isabelle Louvier)

« Amazonie landaise ». « Petite Louisiane ». Oasis de verdure. Jardin exotique. Les comparaisons fleurissent dans la bouche des autochtones et de tous les veinards qui ont découvert ce petit paradis. Au début du siècle dernier, le poète italien Gabriele d'Annunzio, grand arpenteur de la Côte d'Argent, l'avait baptisé « courant joli ». La litote convient bien au modeste Huchet, dont le charme puissant ne doit rien au débit de ses eaux ni à ses mensurations.

A-t-il seulement une embouchure ? Le spectacle de ses noces avec l'Océan immense est sidérant. Si l'on aborde la plage de Moliets par le nord, rien ne laisserait deviner qu'ici même les eaux douces d'un étang landais se jettent à la mer. Et voici qu'à fleur de sable un serpent d'argent vous arrête. Le pantalon relevé à mi-cuisse, vous fendez le courant frémissant. Et c'est en regardant les enfants rieurs le franchir en s'éclaboussant pour gravir la dune que vous découvrez l'impensable.

Par une large échancrure, une petite ria sablonneuse se dévoile et se creuse en une profonde boutonnière de verdure qui se perd en méandres sur le bord intérieur du cordon dunaire. Ligne de partage entre l'Océan et le « courant joli », la dune est l'observatoire rêvé pour contempler le dialogue entre la grande rumeur du golfe de Gascogne et le friselis de la roselière bordée de taillis de baccharis d'où surgit le milan noir.

Un lézard ocellé. Quatre kilomètres plus haut, Huchet était déjà au pied de la dune. Mais le capricieux courant a changé d'avis. En émergeant de la forêt, il a brusquement bifurqué plein sud comme s'il voulait différer l'inévitable moment de se perdre dans l'élément salé. Ses eaux, il veut les garder un peu encore, histoire d'alimenter le marais de la Pipe, inextricable tapis de trous d'eaux secrets bordés d'astragales de Bayonne, de linaires à feuilles de thym, et peuplés de libellules et de lézards ocellés.

« Faune ou flore, la richesse d'Huchet est inestimable, même si la diversité n'est plus ce qu'elle était il y a un demi-siècle », dit François Faure. Le jeune conserva-

teur de la réserve naturelle veille sur un étonnant microcosme de 620 hectares de lac, marais flottants, forêt-galerie et « lette » (2), protégé des remontées d'eau salée par l'éponge du marais côtier. La cistude (tortue) d'Europe, la loutre et le vison sont chez eux. Benjamin des hérons migrateurs, le blongios nain ne se reproduit qu'ici. Tritons, lamproies, anguilles peuplent le courant que jalonnent les fleurs pâles des hibiscus « palustris ».

La remontée du courant réserve bien des surprises. En amont du pont de Pichelèbe, les racines aériennes des cyprès chauves de Louisiane rappellent le goût exotique des propriétaires des lieux. Ici, tout pousse, et Huchet a porté le sens de l'accueil jusqu'à laisser proliférer des espèces envahissantes : le baccharis, qui concurrence les saules ou la redoutable « jussie », colonise les derniers herbiers.

Avec le batelier. C'est en barque qu'on découvre les secrets de cette minuscule Amazonie. A 10 kilomètres de l'Océan, l'étang de Léon est le berceau liquide d'où Laurent Minjot -un des trente-deux membres de la Compagnie des bateliers d'Huchet- met le cap, à la rame, vers le seuil de la Nasse en longeant les tapis de nénuphars jaunes. Avant de parvenir à l'entrée du courant, l'embarcation à six places serpente dans les bras rétrécis d'un bayou.

Parvenue au barrage de madriers (dont la vétusté commence à inquiéter), elle dévale trois marches liquides que le batelier devra tout à l'heure remonter à la perche après avoir débarqué sur quelques mètres sa cargaison de touristes. Avec 3 mètres/seconde, le débit du courant d'Huchet s'avère plus vif qu'attendu et c'est à

bonne allure qu'on glisse sous l'aulnaie tapissée d'osmondes (fougères royales). Vers le Pas-du-Loup, dans un bras mort, on aperçoit la barque de « Dédé » Labadie, dernier « pêcheur-batelier » d'Huchet et grand conteur devant l'Éternel. Vers l'île aux Chênes, l'envol d'un canard, la volte d'un marin-pêcheur, le crissement des cigales, peuplent le matin calme. Les bateliers se hèlent joyeusement. Bientôt, les seuils d'Huchet et de la Pipe marqueront la frontière entre les Landes secrètes et celles, vacancières, de la dune. Trait d'union mystérieux, le « courant joli » va bientôt mourir sur la plage. Sa courte vie est une merveille géographique.

Par Christophe Lucet, le 10 août 2003

Avec l'Étang noir et le marais d'Orx, Huchet est l'une des trois réserves naturelles des Landes. Elle existe depuis 1981.

Pourquoi l'Adour déroute

On ne sait exactement quelle est la longueur de l'Adour. Pour Jean-François Hamon, il s'écoulerait sur 325 kilomètres. Son histoire commence avec ses quatre sources : le lac Bleu, le Tourmalet, Payolle et le Gripp, dans les environs de La Mongie, en Hautes-Pyrénées. On compte quelque 130 kilomètres de voies navigables. Vingt-cinq ponts l'enjambent dont celui d'Eiffel, à Urt (64).

C'est dans le fond de l'estuaire que l'Adour se révèle. Comme si ce fleuve contraint par l'homme en son embouchure avait tourné le dos à l'Océan.



Jean-François Hamon, à Urt en 2003, devant le château de Montpellier, sur les rives de l'Adour. (Photo archives Patrick Bernière)

Le phare flanqué à l'embouchure est à peine plus imposant que les quelques amers parsemant le large lit du fleuve. Sur les rives d'Anglet et de Tarnos, l'Adour n'offre pas l'extraordinaire spectacle de sa rencontre avec l'Océan. Ici se succèdent dans un paysage industriel les hangars, les silos, les cheminées d'usines, les grues, de sombres cargos et des monticules de gros cailloux. Cet estuaire ne serait-il qu'un bec d'eau douce sans âme ?

Pourtant, « l'Adour est un très beau fleuve, méconnu », écrit Roland Barthes en 1987. Il faut donc remonter le courant, délaisser les berges plus pittoresques de la Nive pour comprendre ce que dit Barthes lorsqu'il évoque sa jeunesse bayonnaise et affirme qu'« il n'est de pays que de l'enfance ». Car c'est en amont dans l'estuaire, à Urt, que l'Adour se révèle. Il s'adosse aux coteaux basques sur la rive gauche et se livre à la plaine gasconne sur la rive droite. « Il règne ici une atmosphère de Toscane où les gens sont aussi doux que leur environnement », témoigne le journaliste Yvan Levaï, habitant régulier de Saint-Laurent-de-Gosse.

Lieu de métissage. Si l'Adour trace une frontière géographique entre deux cultures, il suscite aussi tous les métissages. « Nous sommes dans un espace complexe, une mosaïque de paysages et de rêves », dit Jean-François Hamon. Auteur de plusieurs ouvrages, il « habite » l'Adour. « Je ne réside pas le long de l'estuaire mais dans les Landes, à Bégaar. En 1981, j'ai acheté une maison au bord du fleuve. À force de le regarder couler, de le voir sortir de son lit et s'approcher si souvent de moi, j'ai souhaité mieux le connaître. » De la source à l'embouchure, Jean-François Hamon a sauté de canoë en couralin pour se laisser porter du pic d'Espade jusqu'à l'Atlantique. Il préfère l'Adour au printemps, à l'époque des crues, quand les inondations menacent sa maison et qu'elles l'isolent de la terre ferme. De cette dépendance est née une curiosité devenue une passion.

Lutte des eaux. A hauteur de l'estuaire, au bord des berges hérissées de roseaux, avec les hérons et les garzettes pour uniques compagnons, il aime observer la lutte des eaux : celles de l'Océan, du fleuve majeur et de ses affluents. « Elles se

croisent mais ne se mélangent pas. Il n'est qu'à voir les saumons sachant repérer les courants plus froids des gaves lorsqu'ils remontent le courant. » Les hommes se sont mieux affranchis de ce rapport conflictuel. « Cette région témoigne d'un incroyable métissage humain. Le "charnégou" est celui qui est à la fois basque et gascon. Il est fier de cette identité qu'il doit beaucoup aux Landais de la rive droite. Eux seuls pêchaient et ont osé poser un pied sur la rive gauche. » D'ailleurs, la toponymie illustre cet allègre brassage. Urt, sur la rive gauche, pourrait tout autant signifier l'eau en basque (« Ur ») que le jardin en patois (« Hort »).

Ouvrage pharaonique. Le long des quelque 30 kilomètres marqués par la salinité des eaux, l'Adour est soigneusement canalisé. Avec le concours des Hollandais, le lit du fleuve a été endigué de pierres au XVII^e siècle. Observer cet ouvrage, c'est se souvenir de l'histoire du fleuve. L'Adour n'a pas toujours été ce long ruban obéissant surplombé d'une superbe route de crête et d'un ancien chemin de halage. Jusqu'en 1578, le cours d'eau impétueux mourrait en delta et cherchait son lit plus au nord, dans les environs de Capbreton et de Vieux-Boucau.

Sous la pression des Bayonnais désemparés face au déclin de leur négoce et de leurs priviléges de juridiction, l'ingénieur Louis de Foix fut envoyé par le roi Charles IX pour détourner l'Adour. Après avoir participé à la construction de l'Escorial en Espagne, relevé le niveau d'étiage du Tage, et avant de construire son pharaonique phare de Cordouan, le maître d'ouvrage s'épuisa pendant six années dans le Pays Basque. Ce travail de titan avait pour objectif d'édifier dans les eaux une immense digue longue de 300 mètres. Le chantier a souvent menacé de som-

brer mais, le 28 octobre 1578, à la faveur d'une crue, l'Adour s'engouffra dans le chemin que l'homme lui imposait. « La ville de Bayonne a obtenu ce qu'elle souhaitait mais l'a payé très cher. Elle n'a plus jamais cessé de creuser et d'endiguer pour maintenir son embouchure », explique Jean-François Hamon.

On pourrait croire cette eau totalement assagie lorsqu'elle aborde l'Atlantique. Mais ce serait oublier qu'elle se nourrit en amont des foucades des gaves et s'aventure régulièrement dans les barthes, les prairies inondables situées entre Mugron et Tarnos. C'est pour cela que, même en son embouchure, l'Adour continue de bousculer les repères. « En hiver, je ne sais jamais si la lumière grise vient du ciel ou de l'eau. Mais quoi de plus normal ? L'estuaire n'a de limites qu'indécises », souligne Jean-François Hamon.

Par Marie-Luce Ribot, le 17 août 2003

La Bidassoa sans frontières

Le fleuve a longtemps été le symbole de l'exil. La France et l'Espagne se l'approprient mais, à l'image de la minuscule île des Faisans, il n'est à personne. En basque, son nom veut dire : deux ne font qu'un.



*Fontarabie offre une des plus belles vues qui soient sur l'estuaire de la Bidassoa. Longtemps, la ville du Guipuzcoa a eu la mainmise sur le fleuve.
(Photo archives Patrick Bernière)*

Les cloches de Fontarabie et d'Irun sonnent dans Hendaye. De la rive droite, on entend les clameurs d'en face. La baie de Txingudi ne connaît de frontière que celle de la Bidassoa. Et encore. Les uns et les autres disent « de l'autre côté », mais chacun est indéfiniment et profondément ancré dans ce triangle virtuel tracé par les trois villes. Du pont de Béhobie, un pied ici, l'autre là-bas, on aperçoit l'estuaire. A marée montante, les eaux se font houleuses pour s'en aller embrasser l'Océan dans un ultime baiser au pied de la falaise qui s'allonge jusqu'à cap Figuer. D'ici sont partis les marins basques sur la mer de l'exil.

De l'autre côté : l'Amérique. De l'autre côté : l'Espagne. De l'autre côté : la liberté. « Ce fut pendant des années comme une vie provisoire, un purgatoire. Nous étions là à attendre, dans l'antichambre de la France, la vraie vie était ailleurs (...). Un jour, avec un homme qui connaissait un passage à gué sur la Bidassoa, nous sommes allés à Irun. Pour la première fois, j'ai aperçu la France sur l'autre rive du fleuve (...). Enfin, au mois d'août 1948, on est passés, avec un guide, par la montagne. Nous avons franchi ce qui me sembla être une infinité de sommets et de vallées. J'ai senti que cette ligne qui n'existe pas, la frontière, était derrière nous » (1). L'histoire de Paco Ibañez se confond avec des millions d'autres. Ainsi celle de l'abbé Manuel Michelena, natif d'Irun, exilé en 1936 sur l'autre rive, de Beobia à Béhobie, là où le fleuve s'élargit.

Voyage à la source. 89 ans et l'oeil espiègle, le curé dit de sa vie qu'elle est « un bon souvenir ». Et si la maladie l'accable, il espère pouvoir fêter ses soixante-cinq ans de sacerdoce en juin prochain. Le repas est déjà prévu, le même menu

qu'en 1952 lors d'une de ses premières messes. Sans doute avec du saumon, le poisson mythique de la Bidassoa. Tout ce qu'il aime, il le décrit en « mille fois ». Mille offices à Biriatou, mille écoutes du Requiem de Mozart, mille berceuses basques... Il est une chose qu'il n'a vécu qu'une fois. Un voyage à la source. Pas la sienne, celle du fleuve. A moins que ce ne soit la même. « Je voulais voir la cascade parce que presque personne n'y est allé. » Sa curiosité avait été piquée par ce commandant de marine qui l'avait invité à sa table où on servait en gants blancs. Ce dernier avait beau surveiller le fleuve, il pensait qu'il n'était long que de 11 kilomètres. Pour lui, il naissait dans les eaux internationales, du côté de Vera de Bidassoa, là où naquit l'écrivain Pio Baroja qui personnifiait le fleuve ainsi : « Il y a en moi un peu de l'austérité de Navarre, de la douceur du Guipuzcoa et de la courtoisie française. »

Bidassoa devient Baztan. Le père Michelena a marché bien plus haut, à 82 kilomètres de l'embouchure, suivant les ondozka, anciens chemins de halage sur lesquels les boeufs traînaient les radeaux et les gabares. Au bout du chemin en pente abrupte, il est parvenu à Errazu, au pied de l'Ispegui et de l'Auza. Là, non loin de Saint-Antoine-de-Baigorry, coulent en cascades deux filets d'eau pour former la Bidassoa, d'où la probable étymologie du nom (« bida » signifie deux en basque et « osoa » entier, soit : « Les deux deviennent un ». De la source à l'embouchure, tel est le chemin qu'a entrepris Manuel Michelena à la fin des années 80. Sa pérégrination donnera naissance à un livre « la Bidassoa, île des Faisans ».

Il le feuillette et se souvient. « Pendant 30 kilomètres, jusqu'à Elizondo, les

Navarrais ont renommé la Bidassoa Baztan, du nom de leur province. Dans les eaux de Reparacea, le duc de Lancaster, futur roi d'Angleterre Edouard VIII, venait pêcher le saumon à l'ombre du pont roman. Ici, c'est Lecaroz. Il y avait en son temps un important couvent de capucins où les gens fortunés envoyoyaient leurs fils faire les études. Là c'est Irurita, où mon arrière-grand-père avait été médecin. Plusieurs maisons arborent des aigles sur leurs armoiries. Cela signifiait qu'elles étaient le lieu de naissance de marins illustres. Le joli village de Legasa est reconnu pour son air très pur. Aranaz était un village perdu, auquel on accédait par des chemins de loups. Des centaines de filles de là émigrèrent vers la côte en quête d'un travail. On compte aujourd'hui une cinquantaine de familles originaires d'Aranaz habitant Hendaye... »

L'île sans camp. De Lesaca, l'abbé retient la superbe croix cyclique dont il n'existerait que trois exemplaires au monde et, de Lizaran, cette maison isolée qui a été pour beaucoup de réfugiés de la guerre civile espagnole la première lumière de liberté. Les derniers lacets de la Bidassoa sont en Guipuzcoa, rive gauche, et en France, rive droite. Au milieu du fleuve qui en termine avec sa course se trouve une île minuscule (130 mètres de long, 15 mètres de large à marée haute) qui n'a pas choisi son camp : l'île des Faisans. Administrativement, c'est un condominium dont les deux pays se partagent la souveraineté. Six mois l'un, six mois l'autre. C'est ainsi depuis le traité des limites de 1856 et la mise en place du statut en 1901. Louis XIV et Marie-Thérèse s'y sont croisés avant leur mariage en 1660, alors que la paix entre l'Espagne vient d'y d'être ratifiée après vingt-cinq con-

férences entre les premiers ministres Mazarin et Luis de Haro. La Bidassoa bouillonne d'histoire. La sienne prend fin ici. Demain, elle recommence.

Par Jacky Sanudo, le 24 août 2003

(1) *Entretien avec Paco Ibañez publié dans le livre « Vous avez la mémoire courte », Éditions du Chiendent, 1981.*

Pour toute remarque concernant cet ouvrage,
écrivez à supplements@sudouest.fr.

Vous pouvez également contacter la Documentation du journal :
doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.

Siège social : 23 quai des Quayries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31.

Président directeur général : Olivier Gerolami.
Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.

Réalisation : Documentation du journal Sud Ouest
avec l'Agence de développement.

Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.

Photos des pages intérieures par les photographes de Sud Ouest.